

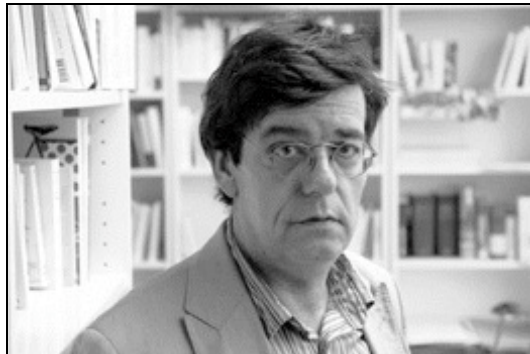
UDA

2010-2011

Le monde en pages

L'apprentissage de la marche

De Jean-Louis Hue



Dossier

Jean-Marie Delgrange

Animation de l'Atelier

Daniel Simon

I. Un récit de voyage ?

« Comme nous l'apprend Homère dans l'Odyssée, le voyage est aussi une aventure à l'intérieur de soi. Le retour d'Ulysse est un retour sur soi. On se déplace dans le monde extérieur pour mieux connaître son monde intérieur. Le voyage n'est achevé que lorsqu'il produit une transformation intérieure. »

<http://agora.qc.ca/Dossiers/Voyage>

La plupart des critiques ont classé le livre sous l'étiquette « Récit de voyage ». Est-ce si sûr? Pour une part, oui. Et dès lors, on s'intéressera d'un peu plus près à ce genre littéraire.

Mais n'est-ce pas au moins autant une « promenade littéraire » en compagnie de bons auteurs? Tout autant que de voyage, ou plus, il y est question de marche, certes, mais de promenade très souvent, de pèlerinage aussi, qui est un voyage bien sûr! Ce qui semble cependant dominer, c'est la dimension intérieure, méditative.

Jean-Louis Hue, alors rédacteur en chef du Magazine Littéraire, écrivait en introduction au dossier spécial consacré aux écrivains voyageurs (Juin 2004, vol n°432), que ces auteurs « bougent -chacun dans sa direction- jusqu'aux antipodes, au coeur des banlieues ou même autour de leur chambre, *emportant dans leurs bagages leur propre monde* »

« Wordsworth donne peu d'indications topographiques et ne cherche pas à rendre les paysages. Il privilégie les émotions et les souvenirs, au fil d'une *méditation qui relève moins d'une excursion que d'un voyage intérieur* (*L'apprentissage de la marche*, p. 131).

« On naît promeneur, on ne le devient pas. La marche ne relève pas à ses yeux (H.D. Thoreau) d'un exercice physique mais *d'une culture; c'était un art aristocratique* (ibid., p 141)

Et pourtant, cette « promenade », cette « marche », c'est peut-être l'essence du récit de voyage selon J.L. Hue? Plutôt que de se référer à Chateaubriand comme la plupart, et le contestant même, il se trouve en harmonie avec Flaubert. Parlant de lui, il écrit que « Ce voyage en Bretagne s'offre à lui comme une aventure littéraire. (...). Au retour, quand il écrit l'essentiel de *Par les champs et par les grèves*, ses premiers raturages sont une façon de revenir sur ses pas. Savamment assemblées et réorganisées, ses impressions de voyage ouvrent une voie nouvelle Flaubert, avec *Du Camp à ses côtés, définit les règles de ce qui deviendra un genre littéraire, le récit de voyage*. Un peu d'histoire, une juste part de paysages pittoresques, beaucoup d'anecdotes personnelles » (ibid., p. 161-162).

Alors, récit de voyage ou non? Chacun en jugera.

On citera ici de larges extraits de l'article « Récit de voyage » de l'encyclopédie *Universalis*. L'article entier peut être demandé. On notera cependant avec intérêt, et pour notre propos, qu'aucun des auteurs à qui J.-L. Hue consacre tout un chapitre ne figure dans les références et exemples de l'encyclopédie.

II. Le récit de voyage, un « genre littéraire »

Le caractère essentiel du récit de voyage devrait être sa diversité. N'est-ce pas pour être désorienté qu'on va à l'étranger, ou qu'on lit ? Il est cependant possible de trouver des points communs à la multitude de récits qui racontent des pèlerinages ou constituent des enquêtes : quelqu'un s'adresse à un lecteur dont il se fait une idée particulière pour le mettre au courant de sa quête. Mais ce que recherche le voyageur est toujours au-delà de ce qu'il avoue : le désir réel du voyageur est de trouver un jardin où « il soit loisible de vivre avec une âme et un corps », un paradis. Dès lors que la terre est parcourue, et qu'il faut renoncer à l'idée même de découverte, que devient le « récit de voyage » qui devait à la fois étonner, ravir et combler ? Il ne proposera plus au lecteur le rêve d'un « ailleurs », mais constituera lui-même un paysage étrange : ce n'est plus en tant que reportage que vaudra le récit de voyage, mais en tant que construction.

1. Quelques constantes du récit de voyage

On peut dater, environ, du milieu du XVII^e siècle la vogue du récit de voyage. Certes, les antécédents fameux ne manquent pas : Homère, Hérodote et Pausanias. Au Moyen Âge, alors que les récits de pèlerinage sont aussi nombreux qu'au XVI^e siècle les témoignages sur l'Amérique, sont publiées deux œuvres clés : Le Devisement du monde, dans lequel Marco Polo retrace le périple qui le conduisit de Venise jusqu'en Chine, et la Rihla d'Ibn Battuta, suite de récits de voyage qui couvrent et même dépassent l'ensemble du monde musulman au XIV^e siècle. Dès 1650, du moins, le récit de voyage devient un genre à succès. Mais les diversités sont grandes entre les modes, turque à la fin du XVII^e siècle, chinoise au début du XVIII^e, américaine vers 1750 ; ou entre les récits de croisades et les voyages en Orient du XIX^e siècle ; ou, pour une même période, entre les voyages en Égypte de Vivant Denon, du comte de Forbin, du comte de Marcellus, du baron Taylor, d'Alexandre Dumas, qui écrivit ses *Quinze Jours au Sinaï* sans quitter Paris. Diversités aussi importantes entre les voyageurs qui se croisent ou qui migrent, et ceux qui, plus tard, s'aventurent solitairement ; entre les protestants et les catholiques, entre les commerçants et les savants. Pour Jean-Jacques Rousseau, à l'époque de son *Discours sur l'inégalité*, seuls ont voyagé « les marins, les marchands, les soldats et les missionnaires », et il souhaite que les philosophes prennent goût aux voyages pour associer à la lecture des livres celle du monde. « Autre temps, autres phrases, chaque siècle a son encre », écrit Flaubert en route vers l'Orient. Diversités enfin dans le style des écrits, car le journal de voyage peut emprunter à tous les genres : l'itinéraire philosophique et thermaliste (Montaigne), les Mémoires (Casanova), l'histoire (Chateaubriand), le monologue intérieur (George Sand), la description pittoresque coupée d'interviews politiques (Tocqueville), les notes pour un ministre (Gobineau), l'ethnographie accessible aux profanes, aux angles de vue neufs (Lévi-Strauss). À la liste proposée par Paul Morand dans *Le Voyage, notes et maximes*, une autre pourrait être substituée ; mais n'existe-t-il pas, dans la disparate de ces récits, des permanences ?

Le narrateur et son destinataire

Les récits de voyage entrent dans la catégorie de l'autobiographie. L'auteur, le narrateur et le voyageur sont la même personne ; leur aventure ne commence pas par une naissance mais par un départ, et ne se dénoue pas arbitrairement mais doit s'achever par un retour. Les récits de voyage

peuvent prendre la forme de journaux (Leiris), de lettres (Hugo), ou de mémoires comme ceux de Jean de Léry, ou encore ceux d'un « touriste » (Stendhal). Il est rare qu'ils soient constitués par un journal tenu au jour le jour ; le journal sert seulement de soutien à une rédaction postérieure. Il peut cependant réapparaître sous sa forme primitive : Flaubert et Leiris recopient leurs calepins dans un « journal », corrigé et mis au net lorsque le voyage est achevé. De ce fait, à la façon de l'autobiographie, le récit tend à donner un rythme et un sens à une aventure, à faire de détails hasardeux une totalité. Celui qui écrit et celui qui voyage peuvent être aussi distants qu'un vivant et qu'un défunt : « Entre le moi de ce soir et le moi de ce soir-là, écrit Flaubert en évoquant le moment de son départ, véritable arrachement à sa mère et à sa terre, il y a la différence du cadavre au chirurgien qui l'autopsie. »

Si l'intérêt principal du récit de voyage ne réside pas nécessairement en la personne de l'auteur, dépend-il plus ordinairement des informations rapportées ? Souvent, les récits de voyage restituent des modes de vie disparus, enseignent sur les déplacements par eau, par route et en « coucou », sur les lieux de logement.

De ce fait, tout autant que la personnalité du voyageur devenu narrateur compte celle du destinataire. (...)

L'enjeu du voyage

L'enjeu du voyage, ce peuvent être des connaissances, mais ce peut être aussi la naissance du nouvel homme que l'on pressent vivre en soi. Ce n'est pas seulement pour éprouver la constance de leurs amants que les héroïnes leur imposent des épreuves, mais pour les métamorphoser en ceux que leur amour a décelés en eux : la présence de Nathalie de Noailles, retrouvée dans les jardins de l'Alhambra, est la récompense de Chateaubriand ; Z. est espérée par Michel Leiris. « Le retour a pour moi la forme d'un seul visage sans lequel il y a beau temps qu'il n'aurait été pour moi question de rien - pas question, en tout cas, de retour après un tel départ... » (L'Afrique fantôme). Revenir, c'est estimer conjurées la menace du suicide, l'impuissance d'aimer. En ce sens, les espoirs de Leiris dans L'Afrique fantôme sont ceux d'un chevalier médiéval : se défaire du vieil homme pour devenir digne de sa dame. Un voyage sans espoir serait errance sans fin pour qui doit repartir sans cesse, comme Ahasverus, en quête d'un irréductible ailleurs. Revenir, c'est toujours revenir d'entre les morts, humblement renaître au monde fugace de l'ici et du maintenant, en pleine acceptation du caractère transitoire de l'existence et de la pesanteur des corps.

Tout voyage entraîne dans des zones obscures de soi, dont le narrateur pourra signaler l'opacité progressive par le moyen du langage. À mesure que le voyageur s'éloigne de son lieu de départ, qui, quelque insatisfaisant qu'il soit devenu, est cependant encore tenu pour le centre du monde, puisqu'il demeure le représentant d'une norme implicite par rapport à quoi se marquent, au moyen de l'étonnement, des écarts ; à mesure que se déroule le voyage, ce ne sont plus seulement les habitudes sociales qui changent, mais le langage même et avec lui le découpage du monde, la répartition du temps avec ses correspondances secrètes.

Le déplacement dans l'espace s'accompagne de l'idée d'une remontée des temps : (...) Un voyageur a toujours maille à partir avec le temps. Il couvre l'espace pour le supprimer, ou tend à pénétrer le royaume de l'éternel présent. Voyager et rêver sont le même. Il n'y a de vrais voyageurs que les lecteurs. Eux seuls sont plus occupés par le franchissement des temps que par le pittoresque des spectacles. « Les poètes voyagent, constatait Michaux en préfaçant l'anthologie de H. Parisot, mais l'aventure du voyage ne les possède pas. »

Dans L'Âge d'homme, Michel Leiris donne pour résultat à son voyage en Afrique fantôme d'avoir « tué au moins un mythe : celui du voyage en tant que moyen d'évasion ». C'est que le voyage est, pour Leiris, plus proche des anciens périple initiatiques que des enquêtes

ethnologiques. Le 7 juillet, il évoque le thème légendaire du voyage pour le rattacher aux « traversées du ciel et descente aux enfers, à Œdipe tuant son père au cours d'un voyage lointain, à la révélation que l'initié reçoit toujours au loin »... Aussi ne peut-il que prendre ses distances à l'égard du récit de voyage « pour les bibliothèques de gare » ou « pour l'agence Cook ». Le sien s'apparente au Voyage en Orient de Nerval.

Passages obligés

Ce ne sont pas seulement des besoins collectifs et matériels - ceux des épices ou de la soie - qui déterminent, à une époque précise, la prédominance d'un certain type de voyage. Au Moyen Âge, le voyage de pèlerinage se change en croisade. À la Renaissance, ce n'est plus vers Jérusalem qu'il convient d'aller mais vers Rome, et dès lors se découvre l'Italie. Le voyage que fait Montaigne (1580-1581), pour prendre les eaux à Bagni di Lucca et faire accepter les Essais par les autorités religieuses, annonce celui de Stendhal entre Rome, Naples et Florence (1817) : ce qu'ils notent, c'est plus ce qui relève du plaisir touristique que de la quête spirituelle. Les hommes du Nord, Turner ou Goethe, découvrent la lumière italienne comme Hypérion celle de la Grèce. L'Italie est pour Stendhal le pays où les orangers vivent en pleine terre, où le printemps est perpétuel : « La vieillesse morale est reculée pour moi de dix ans. J'ai senti la possibilité d'un nouveau bonheur » (Rome, Naples et Florence). Stendhal, au passage du Saint-Bernard, a également le sentiment de franchir un seuil (le paysage alpin est une conquête récente de l'imaginaire ; Horace Bénédicte de Saussure atteint le sommet du mont Blanc le 3 août 1787). Au passage du col, le jeune Beyle a appris ce qu'est la guerre ; surtout, il découvre, en vaste panorama, la plaine de Milan et la ville du bonheur. Avec Stendhal s'accomplit ainsi le voyage commencé par Montaigne, poursuivi par le président De Brosses et narré dans ses Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740. Il suffirait de prendre les guides de voyages en Italie de François Maximilien Masson (1702) et de Carl Baedeker (1860) pour suivre le glissement des indications sur les églises et les lieux de pèlerinage, à l'énumération des œuvres d'art choisies suivant l'esthétique qui prédomine au moment de l'écriture - ce qui va du Laocoon au guide - avant d'aboutir aux lieux idéaux contemporains que sont les plages et les restaurants.

L'Italie fut le lieu de prédilection des voyages du XVI^e au XVIII^e siècle ; on y cherchait l'antique ; au XVIII^e siècle, l'Angleterre fut le lieu où pouvait se vivre la démocratie ; au début du XIX^e siècle, la mode fut au Proche-Orient. L'Irlande fut appréciée au temps du romantisme, tant grâce au baron Eckstein qu'à Duvergier de Hauranne. Montalembert se rend dans le pays des saints et Michelet dans le monde celtique, qu'il peut, à la façon de Hugo dans Han d'Islande, opposer à la puissance romaine. Au XX^e siècle, dans sa première partie, le voyage en Amérique devint une obligation : tant Jean Cocteau que Simone de Beauvoir se sentirent obligés de nous faire savoir ce qu'ils pensaient d'un État qui, selon l'idée reçue, préfigurait notre Occident. Le voyage en Afrique, pour Fromentin et Gide, restait un plaisir ; celui qui conduisait en Amérique devint un devoir intellectuel. Les antipodes, l'Australie ou Bornéo, ont eut très peu de succès, hormis dans la fiction de Jules Verne ou l'inventaire de Michel Butor. Enfin, après une certaine tentation orientale, au début du siècle, lisible chez Segalen et Claudel, mais aussi chez Michaux, l'Amérique du Sud est entrée dans notre paysage mental : malheureusement, ce ne sont plus les Antilles, décrites par le père Dutertre, ni les chutes du Niagara, évoquées par Chateaubriand, mais les Tristes Tropiques qui retiennent en 1955 Claude Lévi-Strauss. Le monde parcouru, la multiplication des voyages a effacé les différences.

Tout se passe comme si nous construisions le lieu où nous vivons par comparaison avec d'autres paysages. Les récits de voyage nous servent ainsi à prendre conscience de nos particularités, si bien que pour habiter pleinement nos demeures nous devons avoir en mémoire un lieu imaginaire collectif. Mais lorsque, pour prendre congé de son lecteur, Claude Lévi-Strauss écrit : « Adieu sauvages ! Adieu voyages ! », cet adieu ne met pas seulement fin au voyage en

Amérique du Sud et à Tristes Tropiques, mais à la notion même de récit de voyage. Le genre serait-il aujourd'hui autre chose qu'une survivance ? S'il n'y a plus de différence, il n'y a plus de matière à récit. L'adieu de Lévi-Strauss confirme, après un demi-siècle, l'impression de Victor Segalen lors de son arrivée aux Marquises : comme il faut qu'il y ait différence de niveau d'énergie pour qu'il y ait mouvement, ce n'est qu'en ressaisissant ce que l'autre a d'irréductible à soi qu'on peut avoir idée de sa propre spécificité. La conformité générale est signe de mort. Reste donc, si on veut encore écrire un récit de voyage, à s'interroger sur ce qui le fonde. À la confrontation de soi et de l'autre, à la traversée de l'Afrique comme équivalence d'une psychanalytique descente aux enfers, il faut substituer un autre type de fantastique. Dans la série de récits de voyages intitulée *Le Génie du lieu*, Michel Butor s'est posé le problème du genre, repris presque innocemment dans le premier volume, et traité tout autrement dans *Mobile* et *Boomerang*. Ce ne sont plus les aventures d'un narrateur dont le timbre de la voix est effacé, dont les éléments biographiques ne sont plus des événements personnels mais des indices généraux, ce ne sont plus les aventures d'un narrateur-voyageur en Amérique ou en Australie qui constituent l'essentiel du récit, mais celles du lecteur qui poursuit le fil du texte de pages roses en pages bleues, de jours en nuits.

2. La quête du paradis

Le récit de voyage se double d'un récit de quête : celle d'un centre du monde qui mettrait justement fin au voyage, non pas dans la désolation de l'équivalence générale de tout, mais dans la plénitude que conférerait le sentiment d'être parvenu à l'omphalos. Qu'est-ce donc que ce verger oriental qui ne cesse de se reformer dans la mythologie occidentale à mesure que les limites du monde géographique se modifient ?

La ville

La première et fondamentale image du paradis, ce fut, certes, la Jérusalem céleste, dont les enluminures devaient nous entretenir. Mais il n'est pas possible de renoncer au rêve. Reste à reculer le lieu de paradis. Ce seront les sources du Nil, la capitale de la reine de Saba, à l'intérieur mystérieux de l'Afrique, Tombouctou, interdite aux Européens. En 1798, Vivant Denon parle avec un prince nubien de « cette fameuse ville dont l'existence est encore un problème en Europe », et apprend de lui que « ce pays s'appelait dans leur langue : le paradis ».

Oh ! Tahiti

Si, pour le capitaine Wallis qui la découvre le 9 juin 1767, elle est sans plus l'île du roi George, Tahiti devient pour Bougainville (*Voyage autour du monde*, 1771) la « nouvelle Cythère ». Se reconstitue dans le Pacifique, pour les voyageurs, la constellation des îles grecques à l'aurore des temps, dans la lumière que leur prêtent les romans sur l'origine idyllique de l'humanité. La Grèce ancienne est ainsi retrouvée dans le Pacifique par Bougainville, comme elle le sera par Chateaubriand chez les Indiens.

Pour Commerson, comme peu après pour Diderot dans son *Supplément au voyage de Bougainville*, l'opposition entre la vie en Occident et la vie dans les îles du Pacifique n'est pas celle d'un système à un autre système, mais d'un code à un non-code, d'une culture à une nature. Le code occidental n'est perçu que dans son incohérence ; de ce fait, l'univers indigène n'est pas défini comme système autonome. N'est retenu que ce qui est en opposition avec les habitudes occidentales : à la loi civile est opposée une « loi naturelle, à l'homme naturel, l'homme artificiel ». L'Occident étant le lieu du refoulement et de la répression, la société paradisiaque sera celle de la liberté, tout d'abord sexuelle. L'accord de l'être avec lui-même s'exprime par la santé du corps, comme l'harmonie du visage reflète la beauté idéale platonicienne. Ce qu'apportent les Blancs dans cet univers d'innocence, ce sont les manifestations du péché : l'alcoolisme, les maladies

vénériennes, le goût de la possession. Leur arrivée se marque symboliquement par un meurtre. Si l'on admet que les indigènes sont plus heureux que nous, il nous faut reconnaître que « nous avons perdu du côté de la félicité en perfectionnant notre nature, en augmentant nos connaissances et en étendant nos vues » (Cook). Il n'y a plus très longtemps pour parvenir aux Immémoriaux de Victor Segalen, ou aux Tristes Tropiques de Lévi-Strauss.

Au mythe du paradis perdu s'associe naturellement l'espoir d'un paradis futur. Si le rêve des antipodes correspond à une dévaluation quelque peu manichéenne du monde présent, la recherche du passé sert à rendre sa vigueur au présent, et l'espoir d'un futur fait du présent une promesse. L'un illumine l'autre ou, déjà, le présage. Le paradis figurera dans les utopies : les îles fondamentales ne seront plus celles que croisent les voyageurs mais celles dont rêve Restif dans *La Découverte australe par un homme volant*, ou le *Dédale français* (1781).

3. Le voyage dans les lettres

Rêver sur le livre

Toute narration d'un voyage réel recouvre ainsi le récit d'un voyage imaginaire. L'*Odyssée* est le modèle d'une quête racontée dans les termes d'une navigation. Sur ce modèle s'établirent les grands romans de Rabelais lançant Panurge à la recherche de la Dive Bouteille, de Jarry inventant pour le docteur Faustroll un original moyen de locomotion. Le voyage maritime a l'avantage d'associer à la traversée d'un espace vain, mais dangereux, l'océan, la découverte et l'exploration d'îles qui sont autant d'étapes symboliques dans l'accomplissement du voyage. (...)

Le récit de voyage oscille longtemps du compte rendu de faits à la rêverie éveillée. Une histoire des voyages imaginaires serait à faire pour suivre la façon dont les économies, les idéologies se transforment en narration. De plus, dès lors que le monde apparaît fini, que les voyages du XIXe siècle ont mis fin à l'espoir de trouver le paradis sur cette terre, il ne reste plus qu'à projeter hors du système solaire le rêve tenace d'une fin de l'histoire : la science-fiction prendra le relais des voyages imaginaires en décrivant des villes qui répondent au rêve humain, sans cependant édifier de demeure parfaite pour des corps astraux.

Rêver dans le livre

Les grands voyageurs sont aussi immobiles que l'enfant « amoureux de cartes et d'estampes ». C'est le livre lui-même qui va constituer le territoire du voyage, par sa couleur, son déploiement, comme *La Prose du Transsibérien* de Cendrars, ou *Boomerang* de Butor. Le livre illustré, qu'il s'agisse d'un manuscrit médiéval ou d'un poème, est d'abord un paysage typographique où circule le lecteur. Si bien que la lecture s'apparente au voyage tout comme l'écriture, qui est progression en territoires inconnus.

Le récit de voyage romanesque est l'illustration du voyage réel que l'auteur a réalisé par les mots, les liant, les tissant, et que le lecteur a effectué par son travail, s'arrêtant à des seuils, franchissant les lieux de résistance, recomposant des paysages à partir d'éléments autrement disposés : Raymond Roussel aimait lire Jules Verne non en suivant le fil du récit, mais celui des mots producteurs.

Puisqu'il faut se résoudre à ne plus trouver trace du paradis sur cette terre, il faut s'obstiner à transmuter l'univers entier en « nouveau monde amoureux ». Tel est l'objet de la littérature : la transformation de la société, de notre rapport au monde et aux autres, par la modification de notre façon de l'imaginer. Aussi la notion de « récit de voyage » doit-elle être retenue dans un sens plus étendu que son usuelle acception. La littérature n'est jamais que « récit de voyage » : elle consiste à explorer les possibilités de narration, à faire jouer les formes de représentation, à saisir dans un même mouvement le lieu où l'on est et ses antipodes.

Jean ROUDAUT

© Encyclopædia Universalis 2005, tous droits réservés

D'autres réflexions sur le récit de voyage

Un intéressant essai de typologie des récits de voyage dans "Récit de voyage" ou "littérature des voyages" ?, de Guillaume Thouroude,

<http://laprecairedusage.blog.lemonde.fr/2009/05/07/recit-de-voyage-ou-litterature-des-voyages/>

Un essai « fort érudit » sur le récit de voyage et la littérature, dans une revue qui porte bien son nom : « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », par Roland Le Huenen

<http://www.erudit.org/revue/etudlitt/1987/v20/n1/500787ar.pdf>

Le tourisme, moyen de consommation de l'exotisme, comme antithèse du voyage :

<http://www.monde-diplomatique.fr/2001/07/PAQUOT/15344>

Evidemment sur le récit de voyage et les œuvres des écrivains-voyageurs, le site spécialement dédié des « Etonnants voyageurs » est une mine de références bibliographiques :

<http://www.ecrivains-voyageurs.net/biblio/bibliox1.htm>

Toutes les catégories de « récit de voyage ». Y compris et plus proche de notre propos peut-être : « les flaneurs émerveillés » où l'on retrouvera Jacques Lacarrière mais aussi J.-M.G. Le Clézio ou Julien Gracq :

<http://www.ecrivains-voyageurs.net/lectures/lectures.htm>

<http://www.mondomix.com/actualite/820/lire-le-voyage.htm>

III. Quelques propos sur la marche

On trouvera peut-être plus de parenté avec le livre de J.-L. Hue dans les propos consacrés à la marche plutôt qu'au voyage.

«La marche est ouverture au monde. Elle rétablit l'homme dans le sentiment heureux de son existence. Elle plonge dans une forme active de méditation sollicitant une pleine sensorialité. On en revient parfois changé, plus enclin à jouir du temps qu'à se soumettre à l'urgence prévalent dans nos existences contemporaines. marcher, c'est vivre par corps, provisoirement ou durablement.» (David LE BRETON, Eloge de la marche, Métailié, 2000)

Un intéressant article : « La marche : un art de flâner et de quêter la liberté. Un modèle d'errance active », Par Franck Michel.

En voici le début mais tout est intéressant :

Cheminer et musarder

Mise en route lente et activation des chemins, la marche est à l'origine du voyage (1). Le voyage à pied permet de retrouver les traces des hommes effacées par le passage fulgurant des véhicules à moteur. Marcher requiert à la fois de l'effort et de la patience, deux vertus occultées dans notre société, à la fois de confort et de consommation. Randonner réveille en nous les sens enfouis par le brouhaha des cités et le brouillage des esprits. La marche préfère les chemins de traverse, et lorsque son itinéraire bifurque pour aller s'engager sur la vraie route - celle reliant par exemple Paris à Strasbourg dès 1926 - c'est pour devenir un sport. " Il n'y a qu'une seule façon de marcher... " dit l'adage militaire, repris par les Scouts. Une façon d'avancer qui n'est pas du goût, ni de l'auteur de ces lignes, ni sans doute de la plupart des marcheurs. Une variante guère plus appréciable consiste à chançonner pour ne pas perdre le nord ni se décourager : " Un kilomètre à pied, ça use, ça use... ", un esprit de camaraderie qui n'empêche pas l'usage tant des souliers que des voix. Mais l'énergie est souvent le nerf de la marche.

La marche est partout et partout on marche : dans les manifestations politiques ou sportives, dans les défilés de mannequins ou de militaires. Avancer les pieds ensablés dans le Hoggar algérien n'est pas non plus remonter une rivière les pieds dans l'eau en territoire Asmat en pays papou ! Les situations climatiques et géologiques conditionnent les pieds des randonneurs. La marche lente et mûrie de Théodore Monod dans le Sahara, joliment rapportée dans Méharées (2), contraste avec la marche urbaine, même si le piéton-randonneur peut s'avérer être un flâneur averti. La comparaison ne tient pas la route si l'on peut dire, et les marcheurs d'ici et de là ne marchent par conséquent pas tous de la même façon ! Il y a pourtant bien des similitudes pour des terrains et des publics marcheurs distincts. Randonner c'est davantage se mettre au pas de l'autre que d'imposer sa cadence. C'est la différence entre le soldat qui défile et le badaud qui flâne, l'un pacifie, assure-t-il, par les armes, et l'autre arbore simplement un comportement pacifique. Car marcher au gré de son envie est d'abord une redécouverte de soi-même, une mise en parenthèse de la souffrance du monde et du quotidien qui nous mine.

Le chemin de terre est un vecteur de solidarité là où la route asphaltée est un appel à la compétition. Le premier est nourri de sagesse, la seconde d'arrogance. En septembre 1878, Robert-Louis Stevenson traverse à pied, mais accompagné par Modestine, l'âne vénérable et le compagnon de chemin, une partie des Cévennes : " Pendant douze jours nous avons été d'inséparables compagnons ; nous avons parcouru sur les hauteurs plus de cent vingt kilomètres, traversé plusieurs chaînes de montagnes considérables, fait ensemble notre petit bonhomme de chemin avec nos six jambes par plus d'une route rocailleuse et plus d'une piste marécageuse. Après le premier jour, quoique je fusse souvent choqué et hautain dans mes façons, j'avais cessé de m'énerver " (3). N'ôtant rien au spectacle de la nature, au contraire, la lenteur du périple réclame de la patience de la part du pèlerin en vadrouille. Le voyage éveille le sentiment d'humanité pour celle ou celui qui sait en saisir la chance. Admirateur de Stevenson, Georges Picard est un marcheur infatigable qui pérégrine avec bonheur entre la Beauce et les Cévennes. Un marcheur peut même avoir droit aux honneurs : un " sentier officiellement baptisé Stevenson, auquel ont été consacrés un balisage particulier et un guide de la Fédération française de randonnée pédestre " a vu le jour dans les Cévennes ; et dans le village de départ de l'expédition de Stevenson - Le Monastier-sur-Gazeille - une stèle commémore le souvenir de son passage (4). Dans l'intérêt de tous ou presque, le mythe doit aussi être entretenu ! Et la marche tout comme l'acte de la pratiquer sur les traces des illustres ancêtres suscitent un intérêt croissant, y compris dans la littérature, comme l'attestent de récents ouvrages tels que L'art de marcher de Rebecca

Solnit ou, pour rester encore plus dans le sujet, Voyage à pied à travers les Cévennes d'Hervé Rougier (5).

La marche nous renvoie à la mère des migrations : il y a deux millions d'années (homo erectus), puis vers 150.000 ans av. J.-C. (homo sapiens), la promenade humaine prend son temps et donc son rythme pour tout de même conquérir le globe en partant du berceau africain. Marcher c'est - en pensant à Leroi-Gourhan qui disait que " l'homme commence par les pieds " - allier le geste à la parole, c'est créer puis développer la liberté de mouvement. La marche nous rappelle la bipédie et aussi ce qu'elle nous a offert : nos mortelles civilisations... La marche est associée au plaisir. Toute randonnée se voit écourtée si le promeneur ne ressent pas de plaisir, même dans la souffrance. L'effort du trekker est souvent plus une bénédiction qu'une douleur, même si pour certains le promeneur-badaud se transforme bizarrement en martyr volontaire et pas moins acharné sur son sort ! La quête du plaisir donc, comme le pense également Yves Paccalet, lui qui semble avoir trouvé le bonheur en se promenant : " J'ai surtout gambadé pour le plaisir. Sans autre nécessité que la balade elle-même et ses bouffées de grâce. Sans autre motif que de regarder, écouter, humer, lécher, caresser. M'extasier. Frôler la primevère et la soldanelle à la fonte des neiges, la pulsatille et la gentiane en avril, le sabot-de-Vénus en mai, le lis orangé en juin, le colchique en septembre " (6). A la fois simple et complexe, " la marche est une métaphore de la vie " poursuit Paccalet, une aventure qui débute vers l'âge d'un an. Mais le bébé-marcheur trébuché encore un peu comme l'adulte-poivrot zigzague comme il peut. Car la marche est aussi une démarche : voyez le rouleur de mécaniques ou la fille aguicheuse, tout est dans la démarche, la marche n'est plus qu'un prétexte à la séduction.

Des premiers pas chez soi autour de sa chambre aux expéditions pédestres dans l'Himalaya, il y a un grand pas que les seuils de la vie permettent de franchir. Et puis la première vraie balade choque inévitablement l'enfant qui découvre un monde nouveau forcément magique : une fillette, âgée de quatre ans, a fait sa première randonnée sérieuse dans la forêt balinaise ; nulle fatigue physique après deux heures de promenade mais, après le plaisir de la découverte, c'est la déception de voir les pieds de son père envahis, attaqués et ensanglantés, par une quinzaine de sangsues plutôt voraces, ce qui fit dire à la petite fille déroutée : " S'il n'y avait pas de sangsues, et bien j'aimerais vraiment me promener en forêt ". Impossible pourtant de prévoir toutes les bestioles qui, elle aussi, circulent dans notre univers... La promenade est toujours le territoire de l'imprévu, c'est ainsi. Et c'est bien ainsi. Rien ne sert de marquer sa route, c'est toujours la route qui vous prend, pas l'inverse !

<http://www.deroutes.com/marches.htm>

Sur la marche, abondante bibliographie dans :

[http://www.mollat.com/dossier/la marche une philosophie abordable-12075.html](http://www.mollat.com/dossier/la_marche_une_philosophie_abordable-12075.html)

Ou encore : <http://www.sauramps.com/spip.php?article5279>

IV. Jean Louis Hue

Jean-Louis Hue est né à Evreux, le 22 avril 1949. Etudes de Droit à Rouen. Avocat stagiaire au Barreau de Paris pendant 2 ans (1973-1974). A collaboré à Actuel première formule. Rédacteur en chef adjoint au Sauvage (journal écologique du Nouvel Observateur) pendant 5 ans. Avec J.-F. Fogel, il lance Paris Hebdo auquel il collabore pendant deux ans (1980-1981). Puis il entre au Magazine littéraire. Il y gravira tous les échelons, jusqu'à devenir directeur de la rédaction, jusqu'en 2007.

A l'occasion du 40e anniversaire du Magazine littéraire dont il était encore alors le rédacteur en chef, on a écrit :

Qu'est-ce qui destinait ce Normand à entrer ainsi en littérature comme on entre en religion ? Famille de modestes travailleurs. Son grand-père est coiffeur à Pacy-sur-Eure ; son père exercera le même métier à Evreux. Autant dire que les grands auteurs du répertoire sont quasiment introuvables sur les étagères de la -bibliothèque familiale. Hue se considère du reste comme un -autodidacte, sur le plan littéraire. Tout comme il cherche à résister à la tendance lourde de la presse contemporaine, qui multiplie les textes courts pour séduire un public trop pressé, Hue a su ne pas émettre son ambition, et est entré sans bruit, sans publicité, sans tapage, au service du journal. Reste qu'aujourd'hui les temps sont durs. Si le Magazine littéraire a pu résister aux modes éphémères auxquelles il n'aurait pas sacrifié sans courir le risque de s'y perdre, c'est grâce aux Fasquelle, qui lui laissèrent carte blanche, et à Brochier, qui sut préserver son indépendance. Hue incarne aujourd'hui mieux que personne la continuation d'un titre dont les vrais propriétaires ne sont pas cotés en bourse. Mais s'appellent mémoire, héritage, fidélité.

http://www.asmeg.org/index2.php/dossier/article/?dor_ref=144&are_ref=5806

Œuvres

J.-L. Hue a très peu publié, hormis ses éditoriaux et articles dans les revues qu'il a dirigées. Il a écrit :

Le Chat dans tous ses états après une enquête d'un an et demi menée à travers l'Europe. Il y apparaît en compagnie de trois chats. (Le Livre de Poche -Librairie Générale Française , 1983)

Dernières nouvelles du Père Noël (Le Livre de Poche -Librairie Générale Française , 1988)

V. « L'Apprentissage de la marche »

Jean-Louis Hue fait l'éloge des écrivains marcheurs.

Ceux qui pensaient que marcher consistait à poser un pied devant l'autre ont tout faux. Sous Louis XIV, la bienséance implique, selon Jean-Baptiste de La Salle, de ne pas les "croiser l'un sur l'autre, de ne pas les tourner, posant le derrière du talon ou la cheville du pied à terre, et de ne pas lever en l'air le devant des pieds". Le Grand Siècle, derrière un roi ivre de promenades versaillaises, découvre que le "pedibus cum jambis" n'est pas réservé aux gueux qui vont sans carrosse.

Dans L'apprentissage de la marche, Jean-Louis Hue, ancien directeur du Magazine littéraire, suit des écrivains baladeurs dans leurs échappées. A son côté, le lecteur rechigne à gravir le mont Ventoux avec Pétrarque, campe avec Stevenson dans les Cévennes, erre comme Rousseau au Val-de-Travers. Et si un chapitre retrace la fascination pour les Alpes au XIXe, à Chamouni où l'on randonne en redingote, Hue le Normand prouve que l'on chemine fort bien à plat, comme Flaubert sur les rivages bretons. Le promeneur solitaire de Victor Hugo avançait "les yeux fixés sur ses pensées", comme les pèlerins avant de lever le nez, enfin, vers les flèches de Compostelle.

Claire Meynial

http://www.lepoint.fr/culture/l-apprentissage-de-la-marche-selon-jean-louis-hue-17-06-2010-1204532_3.php

Un livre de long cours et de grand air

Voilà un livre de long cours et de grand air, sans graisse, précis, subtil, pour ne pas alourdir le pas, ni inutilement fatiguer. Livre d'équilibre mêlant judicieusement érudition savante, anecdotes et humour. Livre d'observation de celui qui va marchant, ruminant ses pensées.

Jean-Louis Hue (qui fut de l'équipe du Sauvage, puis plus tard rédacteur en chef du Magazine Littéraire) est parti sur les traces des écrivains marcheurs. C'est un chasseur, un pisteur, il vérifie les itinéraires décrits, tente de dissiper les flous des narrations, il est en communion sans jamais s'identifier, il garde la bonne distance, il a du flair. Il note amusé, les vantardises de celui-ci, les approximations de l'autre, toujours en sympathie, il entre dans leur démarche jusqu'à se laisser « prendre par la main par la canne de Jean-Jacques Rousseau » et de célébrer les bâtons de marche, badines et autres joncs... Et ces écrivains ne sont pas des moindres: Pétrarque avec qui il gravit le mont Ventoux, en état de « concupiscentia » paysagesque, car la vraie ascension qui compte est celle de l'âme vers Dieu. Les moines peintres taoïstes et gyrovagues Shi-Tao et Xu Xiake, le délicieux Basho qui « marche en comptant ses mots » et parsème ses haïkus à tous vents... Louis Capet dit XIV qui dans sa « manière de montrer les jardins de Versailles » nous enjoint à une promenade royale autant qu'autoritaire, Jean-Jacques au Val Travers, son paradis suisse, méditant, marchant hygiéniquement, inventant la promenade botanique...

Tous les chapitres sont autant d'invitations à des balades, en ville avec Sébastien Mercier, sur les Boulevards avec Balzac, filant « l'homme des foules » avec Beaudelaire, ... à la montagne avec Saussure, Töpfer, Wordsworth, H.D. Thoreau et Flaubert, et Walser, et Stevenson, et Jacques Lacarrière...

Les citer tous serait fastidieux, il faut y aller voir, suivre les itinéraires balisés de l'excentrique Claude François Denecourt, flécheur des sentiers de Fontainebleau... Jean-Louis clôt par le « Chemin des chemins »: Compostelle, la gloire du marcheur, il n'épargne pas sa peine, décrit les chemins rudes de l'Aubrac, les départs au petit matin qu'imposent les moines, son éblouissement devant la Cathédrale...

On sort de là tout ébouriffé de souvenirs, l'âme heureuse d'avoir tant vu, plein de gratitude... Lisez Jean-Louis, vous jubilerez de bonheur littéraire, de son écriture, de son humour tendre et nostalgique, de cet art qui lui appartient, de témoigner avec élégance sans se mettre en avant et de cet amour pour tous ses compagnons marcheurs et rêveurs

Daniel Maja Dans <http://www.lesauvage.org/2010/12/lapprentissage-de-la-marche-de-jean-louis-hue/> dont J.-L. Hue a été le rédacteur en chef

L'écrivain Jean-Louis Hue indique les bonnes marches à suivre Le point de vue des marcheurs.

Dans « L'apprentissage de la marche », Jean-Louis Hue est parvenu à nous emmener vers des contrées insoupçonnées, et ce par moult détours savoureux. Par Estelle Couvercelle/Pèlerin.

« Un voyage fût-il de mille li, commence sous votre chaussure », aimait à rappeler le sage chinois Lao-tseu. Certains écrivains ont ainsi franchi le pas. Finie la contemplation, place à l'action ! À force d'avoir le mont Ventoux sous les yeux pendant sa jeunesse en Avignon, Pétrarque a décidé d'en faire son ascension au printemps 1336.

Cinq cents ans plus tard, Flaubert, pour qui « on ne peut penser et écrire qu'assis », est finalement parti sur les routes de Bretagne, après s'être laissé convaincre par son ami Maxime Du Camp. Il faut dire que le romancier venait de perdre à quelques mois d'intervalle son père et sa jeune sœur Caroline. Marcher, pour changer d'air, pour voir le monde autrement... pas seulement.

Dans son essai intitulé L'apprentissage de la marche, Jean-Louis Hue nous révèle que la marche a nourri nombre d'auteurs. Bien sûr, parmi eux, Rousseau. Les romantiques ont suivi les traces du philosophe, les aventuriers aussi, à l'instar de l'Écossais Stevenson s'initiant à l'art du camping dans les Cévennes.

Le regard que Jean-Louis Hue porte sur la marche est une belle occasion de rendre hommage aux œuvres d'écrivains de tous horizons : de Jacques Lacarrière en passant le poète japonais Bashō, mais aussi de saluer le talent de personnalités aussi diverses que le peintre chinois Shitao, le jardinier Le Nôtre, ou encore Claude-François Denecourt, l'initiateur des premiers parcours fléchés dans la forêt de Fontainebleau.

Du divertissement au pèlerinage

En se laissant guider par tous ces personnages, Jean-Louis Hue nous invite aussi à découvrir les différentes facettes de la marche. Celle-ci a effectivement évolué dans sa pratique au fil des siècles. D'une activité incongrue, voire dangereuse, elle est devenue un divertissement avec ses règles de bienséance érigées par Louis XIV dans les jardins de Versailles.

La marche se fait balade romantique dans la forêt de Fontainebleau, avant de se muer en pratique sportive au moment où s'enchaîne au XIXe siècle les ascensions des sommets alpins. Quant aux nouveaux grands boulevards parisiens, ils remettent au goût du jour la flânerie. Et aujourd'hui, l'engouement pour les chemins de Compostelle conduit des milliers de pèlerins sur les routes.

Pas à pas, Jean-Louis Hue est parvenu à nous emmener vers des contrées insoupçonnées, et ce par moult détours savoureux. Difficile de quitter ces aventures pédestres.

C'est pourquoi j'ai décidé de continuer ma route en empruntant, ce dimanche 26 septembre, à la bibliothèque municipale de Malakoff (Hauts-de-Seine) Chemin faisant, de Jacques Lacarrière. L'ouvrage est paru pour la première fois en 1974, mais il n'est jamais trop tard pour savoir apprécier la marche, n'est-ce pas ?

Estelle Couvercelle

<http://marcheurs.blog.pelerin.info/decouvrir/lecrivain-jean-louis-hue-indique-les-bonnes-marches-a-suivre/>

Marcher ou lire, il faut choisir

Et Jean-Jacques Rousseau se mit en marche. Ce fut une date dans l'histoire de la littérature. Non ses premiers pas à la maison mais ses premières enjambées dans la nature. Chose remarquable, quatre livres paraissent ces temps-ci qui forment dans un même élan choral un vibrant éloge de la marche ; or leurs quatre auteurs, de l'espèce marcheurs à plume, tout en portant chacun un regard différent sur la meilleure façon de marcher, rendent un même hommage à l'auteur des *Réveries du promeneur solitaire*. A croire que Rousseau est le régional de l'étape et la figure imposée du programme artistique. Ce dont on ne saurait se plaindre car le retrouver, fut-ce par fragments et sous cet angle assez particulier de la pose d'un pied devant l'autre, est de nature à nous réconcilier avec les éléments.

Le problème avec la marche, dont nous confions être un adepte au risque de paraître juge et partie, c'est qu'elle ne permet pas de lire ; encore que certains y parviennent, mais nous ne garantissons pas leur état à l'arrivée. En revanche, elle permet d'écrire, les mains dans les poches, cela va de soi. Dans *L'apprentissage de la marche*, Jean-Louis Hue, dont la plume légère qui honora autrefois les félins, tient que le lettré marcheur relève d'une de ces catégories : il y a ceux qui marchent jusqu'à la bibliothèque pour découvrir comme leurs aînés ont marché, et ceux qui vont directement par les chemins. C'est là une typologie à laquelle nous sommes tentés de confronter la nôtre, en vertu de laquelle il y a ceux qui marchent en essayant de se débarrasser de ce qu'ils ont lu, et ceux qui n'ont rien lu mais qui osent répondre à leur téléphone portable en pleine forêt.

Hue a donc choisi de musarder sur les traces de ses prédécesseurs dans les Alpes, à Fontainebleau, dans le District des Lacs ; mais s'il lui est arrivé de prendre des raccourcis en passant par la bibliothèque, il n'a jamais poussé jusqu'à marcher via Google earth. Le bâton fait le marcheur- André Breton usait d'une canne dans Paris, mais il était surréaliste. On suit volontiers notre guide à la suite de Pétrarque sur le mont Ventoux, avec le peintre chinois Shitao en ses paysages millénaires, avec Nicolas Bouvier à la recherche du plus grand haïkistes sur la route du Tôkaidô, avec le roi-Soleil en ses jardins, sur les grands Boulevards parisiens avec le piéton-roi, au plus près de Wordsworth sous la pluie écossaise, sans oublier les grands classiques Stevenson, Flaubert, Lacarrière... Autant de chapitres d'une finesse telle qu'elle force l'empathie serait-on le plus sédentaire des lecteurs. Le dernier, consacré au pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, tend une main invisible à Alix de Saint-André qui a fait de ce but inspiré la colonne vertébrale de son récit (*En avant, route !*, 315 pages, Gallimard). (...)

On aura compris qu'à ses yeux, la marche ne saurait être un sport mais une activité de l'esprit. Rousseau, Thoreau, Nietzsche en attestent. Avec eux comme avec lui, le rituel ne peut s'accomplir qu'en silence, à la recherche de notre rythme fondamental, si possible en esseulé, les bavardages enfin tenus à distance, la monotonie distinguée de l'ennui. Peu importe où car marcher n'est pas voyager pour mieux raconter au retour ce qu'on a vécu très loin à la recherche de l'Autre. Marcher, c'est méditer, se vider, réfléchir pour aller à la rencontre de soi en faisant un pas de côté. Et Robert Walser s'effondra. Il marchait seul dans la neige, comme tous les jours, et il chut. Depuis, on ne sache pas que des écrivains de cette envergure aient pris relais dans ce registre. On en connaît beaucoup en revanche qui écrivent avec leurs pieds, mais c'est une autre histoire.

Pierre Assouline

« La République des livres », <http://passouline.blog.lemonde.fr/2010/06/page/2/>